

**L'IMPACT DU CONTEXTE DISCURSIF SUR L'USAGE DE LA
METAPHORE DANS LE DISCOURS JOURNALISTIQUE**

**THE IMPACT OF THE DISCURSIVE CONTEXT ON THE USE OF
METAPHOR IN JOURNALISTIC SPEECH**

Abir Amel MOUHADJER^{*1}

Boumediene BENMOUSSAT²

¹Faculté des lettres et des langues étrangères, université Abou Bakr BELKAID, mouhadjerabir@gmail.com

²Faculté des lettres et des langues étrangères, université Abou Bakr BELKAID, benmoussat_boumediene@yahoo.fr

Résumé

La presse écrite en Algérie représente un discours riche de stratégies qui servent à transmettre l'information ; Ces dernières sont guidées par des conditions sociales. Dans le présent article nous avons tenté d'étudier l'environnement discursif d'une seule stratégie, qui est la métaphore. En essayant d'élucider l'influence de la société sur l'usage de la métaphore mais aussi l'influence de l'emploi de la métaphore dans certaines conditions sociales.

Mots clés : discours, métaphore, presse écrite, conditions sociales, contexte discursif

^{*} Auteur correspondant

Abstract :

The written press in Algeria represents a discourse rich in strategies which serve to transmit information; These are guided by social conditions. In this article we have attempted to study the discursive environment of a single strategy, which is the metaphor. By trying to elucidate the influence of society on the use of the metaphor but also the influence of the use of the metaphor in certain social conditions.

Keywords : discourse, metaphor, print media, social conditions, discursive context

Toute pensée est exprimée à l'aide d'un discours, de même tout discours à un rôle prépondérant, qui est la transmission d'un message, soit d'une manière orale destinée à une audience ou d'une manière écrite caractérisée par le partage des mêmes intérêts entre l'émetteur et le récepteur du discours. Les types de discours varient selon les thèmes traités, les événements couverts ou les domaines étudiés. Nous nous intéresserons dans cet article plus particulièrement au discours journalistique qui n'échappe pas à cette règle et qui a fait l'objet de plusieurs recherches, qui ont tenté d'éclaircir et d'expliciter tout ce qui est relatif à ce domaine et aux stratégies discursives utilisées. Parmi ces dernières, la métaphore, une figure de style qui « consiste à présenter une idée sous le signe d'une autre idée plus frappante ou plus connue, qui, d'ailleurs ne tient à la première par aucun lien que celui d'une certaine conformité ou analogie » (FONTANIER P., 1986 : p99 cité par : TUTESCU Mariana, 2005)

Par le biais de cet article nous nous intéressons au contexte discursif de la métaphore. Ce terme désigne tous les faits susceptibles d'être pris en compte pour attribuer un sens à une entité, il a été utilisé par Pierre Patrick HAILLET professeur à l'université de Cergy-pontoise (France). Dans notre cas d'étude l'entité ici est la métaphore, donc nous cherchons à connaître Quelle est l'influence de la société sur les productions journalistiques ? Comment se présente le contexte culturel et social dans la presse écrite ?

Et Pourquoi le journaliste se réfère t-il à la métaphore ?

En revenant toujours vers les données qui entourent le discours au moment de son production.

Les questions posées supra nous mènent vers les hypothèses suivantes :

- La presse écrite a pour objectif la diffusion des informations et des connaissances choisis par le journaliste, ce choix n'est pas aléatoire, il est au contraire guidé par la société qui représente un contexte riche pour le discours journalistique. Bref, le journal est un lieu où se rencontre le journaliste et le lecteur, d'où l'un possède une influence sur l'autre d'une manière explicite ou le plus souvent d'une manière implicite.
- Le chroniqueur utiliserait souvent les métaphores à cause des tabous et des interdits sociaux. Elles lui permettent d'exprimer librement ses idées qui concernent la société ou l'Etat.

Notre objectif est l'étude des conditions sociales (qui ? à qui ? quand ? ou ? pourquoi ? Comment?), ainsi que leurs influences sur les productions des journalistes et surtout sur l'emploi de la métaphore, mais aussi les traces de la culture algérienne présente dans les médias plus précisément dans la presse écrite et que nous pouvons les dégager à partir de l'étude du sens des métaphores.

Nous ne visons pas seulement l'étude des métaphores dans les articles de presse pour les décrire mais surtout pour expliquer et comprendre les relations qui existent entre : la langue ou un élément de la langue (la métaphore), ceux qui les pratiquent (lecteur et journaliste) et la société qui les entoure.

Delà nous nous intéressant aux représentations sociales qui selon Denise Jodelet représente une forme de connaissance, socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social. Ce concept permet de mieux comprendre les individus, les groupes d'individu, les relations sociales et des principes collectivement partagés. Selon Serge Moscovici une représentation sociale comporte trois dimensions : l'attitude, l'information et le champ de représentation.

Nous relierons ces derniers aux discours pour comprendre leurs rôle par rapport à l'usage de la métaphore qui selon Olivier Rebol, elle peut être soit esthétique soit argumentative : « il faut refuser le choix mortel entre une rhétorique de l'argumentation et une rhétorique du style. L'une ne va jamais sans l'autre ». (REBOUL reboul, 1999 : 98.)

La métaphore exige plus d'efforts pour qu'elle soit comprise par rapport à la comparaison puisque l'outil de comparaison est absent, cela ne veut pas dire nécessairement qu'elle est toujours implicite ou compliquée, mais elle le serait, si le comparé soit aussi inexprimé.

1. CADRE METHODOLOGIQUE ET APPROCHE D'ANALYSE

1.1. Corpus

Avant de constituer le corpus nous avons fait une recherche sur le contexte médiatique ou bien le contexte de production des articles c'est-à-dire une recherche sur tous les événements qui composent l'environnement du discours à savoir des événements politiques, sociaux, sportifs, économiques... qui

ont marqués l'Algérie en 2017. Notre corpus est composé de 12 articles c'est-à-dire un article de chaque mois, ces derniers contiennent 57 métaphores.

Le corpus retenu sert à dégager les métaphores employées dans chaque article et de comprendre leurs fonctions ainsi que leurs rapports avec les sujets traités. On s'est efforcé de repérer toutes les métaphores utilisées et par la suite mettre le corpus en travail à l'aide d'une grille d'observation et d'une grille d'analyse.

Nous avons tout d'abord scannés les articles, ensuite les classés dans des documents Word afin de recourir facilement à l'article qu'on souhaite étudié. Nous avons enregistré les articles sous forme de texte seulement. Et puis faire recours à une grille afin de classer les métaphores selon leurs types et les sujets traités ce que nous allons présenter par la suite sous forme de secteurs afin de résumer et organiser tout les données.

1.2 L'approche : socio-pragmatique

Nous avons opté pour l'approche socio pragmatique qui s'intéresse aux faits langagiers dans leurs relations avec leurs contextes réels d'existence. Philippe Blanchet résume : « la question pragmatique est la suivante : Comment le langage [...] produit de la signification, c'est-à-dire des effets, dans le contexte communicatif de son utilisation par les locuteurs ? » (Blanchet, Philipe, 1995 :9.)

Cette approche dépasse la linguistique structurale interne dans la mesure où elle s'intéresse au langage et son

usage dans un contexte social défini par des données spatio-temporelles et sociohistoriques ; aussi selon Austin la pragmatique vise à montrer comment ces données interagissent avec le système de la langue et comment le sens prend naissance dans un contexte situationnel donné.

Le principe de la socio-pragmatique consiste à distinguer les différentes manières par lesquelles un locuteur prend position sur le monde, sur ses interlocuteurs et sur lui-même, selon Searle. Et dans cet article il s'agit de l'emploi de la métaphore par le journaliste qui cherche à transmettre un message par le billet de l'article de presse. Il ne s'agira pas uniquement de transmettre une information mais de prendre une position, de construire et/ ou de changer des rapports sociaux.

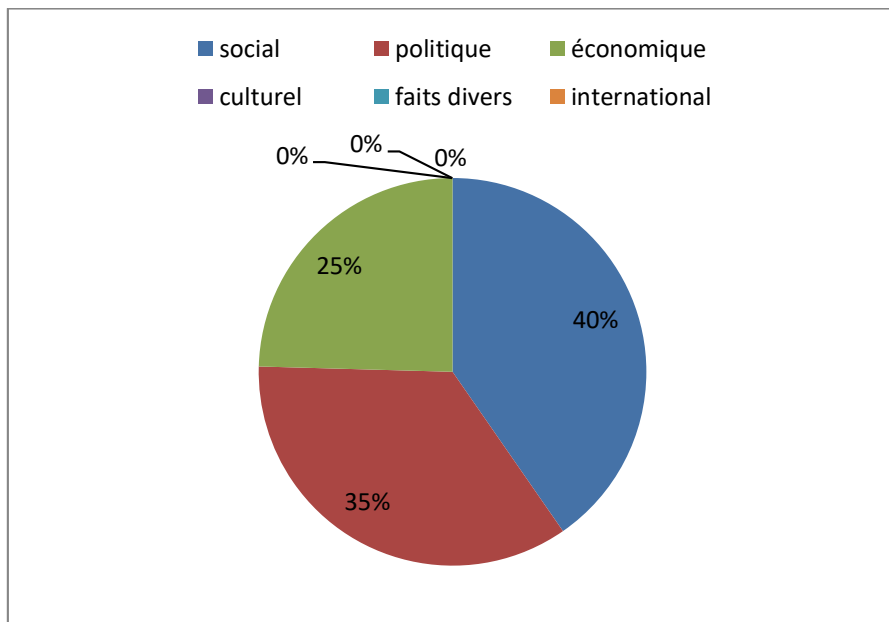
2. CONSTAT

Afin de faciliter l'étude des articles nous avons résumé les événements qui ont marqués l'Algérie en 2017. Sur le plan politique, les deux élections organisées le 04 mai (législatives) et le 23 novembre (locales) ont marqué la vie politique et institutionnelle nationale. Le Football algérien en 2017 était marqué principalement par l'échec de l'équipe nationale à se qualifier à la Coupe du monde 2018 prévue en Russie. L'administration algérienne a connu durant l'année 2017 une modernisation au niveau du service public. Et ceci par l'allégement des procédures administratives. Sur le plan économique, suite à la crise économique qu'a connue l'Algérie des lois de finance ont été adoptées par le conseil national, et qui se représente dans une série de mesures législatives dont le but

est la consolidation de l'investissement productif et le renflouement des recettes budgétaires.*

De là nous proposons le secteur suivant qui résume le nombre de métaphores par rapport aux catégories de sujet.

figure 01: le nombre de métaphore dans 12 articles classé par rapport aux catégories de sujet



1 la radio algérienne ; www.radioalgerie.dz; les événements qui ont marqués l'Algérie en 2017. 29décembre2017

L'impact du contexte discursif sur l'usage de la métaphore dans le discours...

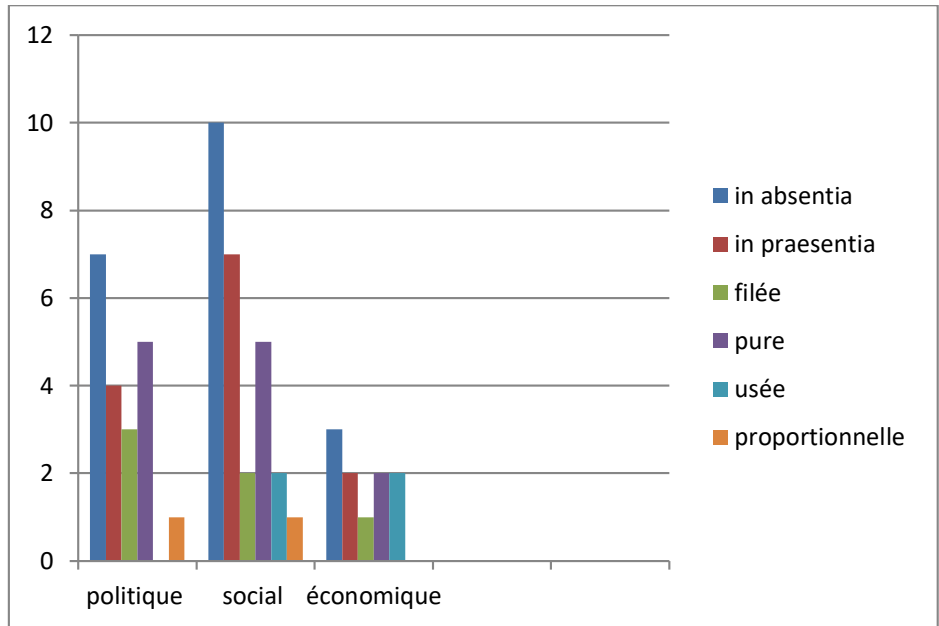
N.B : les catégories de sujet : sport, culture, faits divers représentent 0% dans les 12 chroniques étudiées seulement, cela ne veut nullement dire que cette chronique ne traite pas les sujets de cette catégorie.

On remarque dans cette première figure que le nombre d'articles qui traitent des sujets sociaux est le plus élevé avec 40%, suivit des articles traitants des sujets en politique 35% et enfin la catégorie des sujets traitants l'économie avec 25%.

3. TYPE DE METAPHORE CORRESPONDANT A CHAQUE CATEGORIE DE SUJET

Dans cette étude nous avons classé les métaphores selon six types à savoir ; la métaphore in praesentia qui exprime le rapport d'analogie à l'aide d'un comparé et d'un comparant, la métaphore in absentia qui ne conserve que le comparant, la filée qui est caractérisée par un seul comparé pour plusieurs comparants, la catachrèse qui n'est plus considérée comme métaphore tellement elle a été utilisée. La métaphore pure qui ne peut être comprise qu'à travers le contexte, et enfin la métaphore proportionnelle qui est classer sur une échelle de la plus petite à la plus grande.

Figure 02 : La répartition des métaphores selon les catégories de sujet



L'histogramme dans la deuxième figure résume la répartition des différents types de métaphores par rapport aux différentes catégories de sujets, nous constatons que la plus grande part est occupée par la métaphore in absentia et ceci dans les trois catégories ; à savoir dix métaphores employées pour traiter des sujets sociaux, sept en politique et trois en économie. La deuxième classe est occupée par la métaphore in praesentia avec sept dans la catégorie social, quatre en politique et deux en

économie. Ensuite la métaphore pure avec cinq en catégorie social, cinq en politique et deux en économie. Nous avons aussi dans notre corpus deux métaphores filées dans les articles qui traitent des sujets sociaux, trois dans les articles traitants la politique et une en économie, la métaphore usée ou dites catachrèse est moins fréquente avec deux métaphores en économie et deux autre dans la catégorie social, et enfin la métaphore proportionnelle avec une seule métaphore dans la catégorie social et une seule dans la catégorie politique.

4. LE TYPE DE METAPHORE CORRESPONDANT A CHAQUE CONTEXT DISCURSIF

A travers l'étude de notre corpus, nous pouvons dire que l'environnement discursive autrement dit le contexte de la métaphore joue un rôle très important en ce qui concerne l'emploi de tel ou tel type de métaphore ; mais aussi le choix de n'importe quel type de métaphore n'est pas laisser à l'hasard au contraire le journaliste fait référence à son environnement avec tout ces événement.

Prouvons ceci à l'aide de quelques exemples extrait de notre corpus :

Nous avons constaté que l'usage de la métaphore in absentia dans ce corpus est le plus élevé par rapport aux autres types et ceci dans les trois catégories à savoir social, économique et politique, le journaliste fait recours au type le plus implicite des métaphores a cause de la suppression de son comparant, dans le but de traiter des phénomènes vécus et connus par la majorité des lecteurs qui partagent les même habitudes, religion, etc. Il évite à travers ce type d'aborder d'une manière directe les sujets

sensibles tel que les conflits ethnique et tout ce qui est considéré comme tabous et interdits sociaux etc. Donc, accomplir son objectif qui est la transmission du message sans pour autant provoquer la colère de la foule. Nous avons constaté que la métaphore a été utilisée aussi pour renforcer le sens et jouer sur l'émotion du lecteur comme se présente dans la métaphore suivante.

« je sens que le seum circule dans mes veines endolories, et me tue à petit feu ».02/01/2017

ici le seum un mot emprunté à l'arabe et qui renvoi au dégoût et à la colère qui sont les conséquences directes et/ou indirecte du système politique, de la crise économique, etc.

La presse écrite a pu après un long chemin fournir aux journalistes la liberté d'expression qui leur faut pour accomplir leur devoir et relater les événements avec toute fidélité. Ceci nous le confirmons à travers l'usage fréquent de la métaphore in praesentia dans le corpus étudiée, soulignant de passage que cette dernière est plus explicite par rapport au premier type. Cette métaphore décrit avec la manière la plus claire l'environnement qui entoure son producteur ainsi que son lecteur. En liant l'emploi de la métaphore à son contexte nous trouvons qu'il s'agit des informations et des événements vécus et connus par la plus part.

La liberté d'expression à aussi ouvert la porte aux journalistes pour aborder et traiter divers sujets, les sujets traitant l'économie reviennent assez souvent dans le corpus étudié vu la crise qui a frappée l'Algérie ces dernières année, voici d'où nous pouvons extraire l'environnement discursive des

stratégies employées, dans notre recherche l'usage de la métaphore.

« ...Alors, la Banque d'Algérie, qui a décidé à la place du gouvernement que les Algériens sont des moutons, pour avoir quelques «euros», ils doivent aller à l'abattoir ».01/07/2017

A travers cette métaphore de type *in praesentia*, le journaliste compare les algériens à des moutons mais cela non pas sous sa responsabilité au contraire il fait référence à la banque algérienne et à son système de travail qui bouleverse les citoyens. En expliquant la métaphore nous arrivons à dégager le rapport entre l'environnement discursif et les stratégies discursives.

Toujours en se référant au corpus d'étude nous constatons que la métaphore pure est fréquente quand il s'agit des sujets de politique, les sujet de ce domaine sont traités à font dans la majorité de nos journaux, car les élections législatives et locales ont été programmées en 2017 et aussi les élections présidentielle en France.

La compréhension de la métaphore pure implique la maîtrise du contexte, elle donne du pouvoir au texte sans pour autant aller droit vers les points sensibles.

« * Un appel colérique silencieux ou une contre-campagne pourraient commencer à tracer leur lit si le rappel à la raison ou à la réalité du terrain n'était pas entrepris. » 11/03/2017

Le contexte discursif impose au journaliste de s'exprimer de la manière la plus indirecte possible avec la contrainte d'assurer la compréhension du message par le lecteur, ce qui

invite le journaliste à utiliser ce type de métaphore qui ne peut être compris que par ceux qui maîtrisent le contexte et la situation politique algérienne.

La métaphore était employée dans ce corpus et surtout dans les chroniques qui parlent de la politique, il s'agit d'une suite de comparés pour le même comparant ou encore une seule métaphore qui s'étale sur tout l'article. Le journaliste fait recours à cette dernière afin d'insister sur le point traité, renforcer son idée, et illustrer afin d'assurer la compréhension de l'expression, comme le montre l'exemple suivant :

« D'ici l'ouverture de la campagne, l'appétit de l'électeur, de l'indécis, de l'adversaire, du rival, du proche ou du perdu de vue, dans sa délectation que dans sa riposte, prendra des allures d'attentiste. » 11/03/2017

Les deux derniers types de métaphore ont été moins utilisés par rapport aux autres, la métaphore usée ou la catachrèse est connue et souvent répétée, son rôle est de se rapprocher le plus possible aux lecteurs de tout niveau intellectuel.

« Les prix avaient explosés » 21/08/2017.

Et pour ce qui concerne la proportionnelle, elle permet de suivre le sens et de décrire la gravité des choses en les classant sur une échelle de la plus petite à la plus grande.

« L'existence est difficile à vivre dans ces moments frémissants, et le temps est empoisonné par la routine tueuse. Le seum a atteint son summum, et les langues de vipères sont sur le qui-vive. » 02/01/2017.

En somme, la presse écrite algérienne représente un terrain d'investigation par excellence, en ce qu'elle fournit comme information. Dans notre cas d'étude, nous nous sommes intéressés à l'environnement discursif ainsi que son impact sur la production journalistique et sur l'emploi des métaphores dans ces dernières. Ainsi, en recourant au corpus que nous avons sélectionné, nous avons pu répondre à la problématique de départ.

Tout d'abord, dans un discours journalistique, il ne s'agit pas seulement de transmettre une information, mais de prendre une position vis-à-vis des événements vécus dans un contexte social défini par des données spatio-temporelles et socio-historique. Bref, il s'agit de construire et de changer des rapports sociaux entre le journaliste et ses lecteurs.

Ensuite, nous avons déduit que la métaphore est employée dans le discours journalistique algérien d'expression française d'un côté pour exprimer les idées d'une manière plus frappante et d'un autre côté pour véhiculer un message, explicitement ou implicitement, cela dépend du sujet traité et de l'opinion publique. La métaphore rend le sujet de l'article concret comme elle peut contribuer à la création d'une image mentale, donner plus de pouvoir au texte et jouer sur l'émotion de son lecteur.

Enfin, nous avons travaillé sur le rapport entre les types des métaphores et le contexte discursif du sujet traité, et nous avons constaté que la métaphore *in absentia* est utilisée lorsqu'il s'agit des sujets tabous et/ ou sensibles, et ceci est relatif à son caractère implicite, tandis que lorsqu'il s'agit des articles ayant

des visées informatives seulement (relater des faits réels...) les journalistes font appel à la métaphore *in praesentia*, qui est plus claire et plus directe. Delà, les journalistes choisissent le type de métaphore qui convient le mieux pour rédiger leurs textes, à condition que les lecteurs maîtrisent le contexte discursif de la situation ou de l'évènement développé, ce qui garanti la compréhension du message qu'il soit transmit explicitement ou implicitement.

La métaphore est une stratégie discursive utilisée pour des fins sociales et politiques comme nous l'avons montré à travers quelques exemples de notre corpus ; mais aussi nous avons constaté qu'elle peut avoir des fins économiques dans la mesure où elle réduit la taille du texte rédigé, afin de rester brève et d'aller droit vers ce qui intéresse le lecteur, préserver l'attention de ce dernier et éviter son ennui.

Cette recherche n'est qu'un point développé dans un domaine très vaste et qui peut être plus exploré par nous mêmes dans d'autres articles ou par d'autres chercheurs.

BIBLIOGRAPHIE

BARRY, Alpha Ousmane, « Les bases théoriques en analyse du discours », Chaire de recherche du canada en Mondialisation, Citoyenneté et Démocratie, disponible sur [<http://www.chaire-mcd.ca>], consulté le 05/12/2018, 35p.

BLANCHET, Philippe, «La Pragmatique », Paris, Bertrand Lacoste, 1995.

CHIALI, Ilehem, « Lecture-interprétation des chroniques journalistiques de Raina Raikoum », université de Tlemcen, 2016, 70p.

GARDES-TAMINE, Joëlle, « La stylistique », Paris : Armand Colin/VUEF, 2001, 207p.

IDELSON, Bernard, « Méthodologie d'analyse d'un corpus de presse : le cas du

Quotidien de la Réunion (1976-1997) », université de La Réunion, disponible sur [<https://hal.univ-reunion.fr/hal-01595852/document>], consulté le 07/08/2020, 31p.

MOSCOVICI, Serge, « Psychologie des représentations sociales », Nikos Kalampalikis, 2019, disponible sur [<https://hal.univ-lyon2.fr/hal-02091985>], consulté le 05/05/2020, 121p.

OSWALD, Ducrot, TZVETAN, Todorov, « dictionnaire encyclopédique des sciences du langage », Paris, édition du Seuil, 2004, 480p.

REBOUL, Olivier, « Introduction à la rhétorique », Paris, presse universitaire de France, 1991, 238p.

TUTESCU, Mariana, « L'argumentation : introduction à l'étude du discours », Université din Bucuresti, 2005, disponible sur [<https://fr.scribd.com/doc/121379507/L-Argumentation-Introduction-a-l-etude-du-discours>], consulté le 13/01/2020, 217p

Annexe

02/02/2017 quand le seum habite le corps.

L'autre jour à la télé, j'ai entendu une drôle expression sortir de la bouche d'un comédien au cours d'une engueulade dans le film programmé dans la soirée. «Avoir le seum». Façon de dire, j'ai les boules. Un vocabulaire français qui ne cesse de nous surprendre avec sa variété d'expressions. Une locution étonnante, avec une racine algérienne. Une phraséologie avec un sentiment d'exaspération. L'origine de cette formule provient probablement du milieu de l'émigration. Un parler purement maghrébin. Un style de langage original, appartenant à la communauté des jeunes beurs depuis peu de temps. On dit qu'on a le seum au corps, lorsqu'on est dégoûté, énervé ou en colère. Le mot «seum» en arabe veut dire poison. Et dire que les Français ne se sont pas gênés hier pour venir conquérir le pays et en plus nous emprunter notre riche patrimoine immatériel. Les roumis ont pioché jusqu'à la dernière lettre dans le glossaire algérien pour enrichir le vocabulaire français. Le seum est un mot français d'origine arabe. C'est de l'argot hexagonal. Avoir le seum, est une expression qui a sa définition dans le dictionnaire de la langue française. C'est une expression de la dernière pluie. Les ados ont souvent le juste mot sur le bout de la langue pour signifier leur aversion. Une façon de décrire et d'exprimer leur frustration. Quand le seum habite le corps, il faut le transmettre à quelqu'un, dit la formule. Et pour décollérer, on lâche son poison pour se libérer de l'agacement qui gâche le bonheur. Tout n'est pas rose dans la vie. L'existence est difficile à vivre dans ces moments frémissants, et le temps est empoisonné par la routine tueuse. Le seum a atteint son summum, et les langues de vipères sont sur le qui-vive. L'Algérien est irascible par tradition. On dit souvent, qu'il est réputé avoir du seum dans son franc-parler. Le seum ou sem, comme on l'appelle chez nous,

est une substance qui tue sans morsure. L'homme se comporte comme un reptile quand il se sent menacé. Le venin tue l'ennui et l'ennemi. Quand quelqu'un a la langue acerbe, on dit qu'il crache du venin, « l'sene mesmoume ». Avoir le seum ou de la haine c'est du kif-kif, cela agit comme du poison sur l'esprit et le corps.

A chacun sa méthode pour envoyer son seum ou le semer. Il y en a qui trempent leur plume dans du poison pour dire. Tandis que d'autres envoient vocalement des flèches empoisonnées à leurs adversaires avec des mots venimeux pour faire mal. Avoir le seum, c'est vivre la souffrance et la mélancolie qui anéantit l'existence. Quand le mal ronge le corps, il faut un antidote contre le désespoir. Dans le présent, l'environnement est malsain, il est contaminé par cette toxine qui agit sur l'esprit. Pour la neutraliser il faut du sérum anti-venin, malheureusement entre les mains des propriétaires du seum. Dans ces moments d'iniquités, je sens que le seum circule dans mes veines endolories, et me tue à petit feu...

04/02/2017 L'énigme du bonheur !

Au milieu des années 1970, l'Américain Richard Easterlin, théoricien mondialement connu de l'économie du bien-être, aurait dans une étude sociale spécialisée, énoncé un paradoxe qui porte son nom. D'après lui, une fois le minimum vital acquis, l'argent ne fait plus le bonheur. Cela est d'autant plus vrai que lorsqu'on s'y habitue, on finit vite par s'en lasser. Et si ce sentiment de lassitude persiste encore, ça laissera forcément une impression de vide autour de nous, nous plongera dans le blues et nous fera même perdre l'appétit de vivre. Aussi, l'amour, la réussite professionnelle ou matérielle, la santé, la famille, l'amitié, les enfants, les loisirs, etc., participent-ils plus, dans

ce cas-là, de l'accomplissement d'un ego personnel au sein d'une société que l'on conçoit plutôt comme compétitive que de la constitution d'une raison de vie. Cette dernière, la vie s'entend, ne serait guère alors ce champ de bataille où l'on construit des idées, s'attache à des vertus ou des idéaux et s'emploie pour les concrétiser mais des ruines de certitudes et de calculs qui nous bouchent les portes du rêve.

Mais qu'est qu'une vie sans rêves si ce n'est cette monstrueuse machine qui épuise et dévore nos jours? Et puis, le rêve n'est-il pas cet ultime souffle de résistance qui tire la corde du défi de la nuit du fatalisme vers les lumières de l'espérance ? Autrement dit, le commencement de cette histoire d'amour aux multiples épisodes entre l'homme et la vie. Ce qui permet à ce dernier de respirer et de lâcher prise, puis reprendre confiance en lui-même, regarder le monde autrement, sortir des sentiers battus, marcher devant avec plus d'élan, en prenant autant d'initiatives possibles pour chercher, comme dirait André Malraux, cette région cruciale de l'âme où le mal absolu s'oppose à la fraternité.

Oui la fraternité! Cette épice de l'amour et de la solidarité humaine, cet idéal qui fait du salut de l'homme la préoccupation de son prochain, voire le seul antidote possible contre l'égoïsme, l'hypocrisie et ce commerce, hélas combien prospère dans les sociétés d'aujourd'hui, des haines, des peurs et des angoisses entre les peuples, les religions, les ethnies, les races, etc.

Enfin, imaginons un instant le destin d'un homme sans rêves, ce «light man» (homme léger) qui ne conçoit son existence et celle des autres que sous la lorgnette de cette dure réalité, la nôtre, c'est-à-dire celle de cette humanité qui

L'impact du contexte discursif sur l'usage de la métaphore dans le discours...

régresse à vive allure pour des raisons liées à un bonheur artificiel trouvé par hasard dans une certaine finance hypothétique. Un néant sans doute. D'autant que cela ne déboucherait que sur un monde privé d'esprit, moins chaleureux, plus calculateur, moins fraternel. Guerrier!

11/03/2017 Guerre ou paix ?

Mettre sur une bouche une croix est loin de voir des candidats transis ou éjectés rester les voix croisées. Ils ne vont pas croiser les bras comme dans un militarisme partisan à la bolchevique. C'est le dilemme de «guerre ou paix» qui leur est imposé. Les listes des candidatures ne sont pas passées sans qu'il n'y ait du grabuge, de l'envie et de la colère. Les frustrations étaient légendes dans toutes les contrées. Les regrets étaient entendus tels des gémissements de moribonds au seuil d'une mort politique. Un personnage intronisé sur une liste électorale est censé d'abord recueillir tout l'assentiment de ses colistiers. Qu'il ait été ou non consulté, il se doit de démontrer l'adhésion à l'obédience de son autorité partisane et faire avec. Ensuite commencer à opérer son opération de charmer les indécis et de tracter ceux qu'il fâche parmi son aréopage ou au sein de ses détracteurs. Sinon la campagne électorale n'aurait en fait à se résumer qu'en un spectacle en public où la parole habituelle et liquoreuse empêcherait le cœur d'y être. C'est là où le risque managérial risque de s'élever comme un résultat prémédité. Une voix, si banale soit-elle, est capable de changer le poids des balances et renverser le sens des ballottages.

Regrouper dans des enclos des oreilles et proférer ses saints prêches ou disserter sur un futur qui n'arrive pas est devenu une litanie trop longuement

susurrée. Les jeunes de ce jour n'entendent pas la réalité de la même oreille. Ils veulent avoir leur révolution, non dans un volontariat agricole, mais sur un écran tactile et un réseau virtuel. A se demander si ces gens, vieillots qui se bousculent aux portes de la députation savent bien digitaliser, déchiffrer un mail, s'épanouir dans un chat ou sur un blog, écrire sur un mur, twitter et accepter les spams indésirables ? Le langage n'est plus identique, les valeurs aussi. Eux, ils font des recherches dans la tête des chauves, dans les archives mouillées, dans les créneaux juteux. Les autres, plus jeunes, le font dans Google, Lycos, Mozilla et autres navigateurs. Si les premiers nagent à vue d'œil, les seconds surfent à vue libre. Le fossé est immense, hélas. L'on a pu en faire de copies conformes à l'original, au moment où cet original s'est déprécié, jauni, altéré au fil du temps et par défaut de bonne adaptation aux changements climatiques et de conditionnement.

Les candidats oubliés, recalés, disséminés des listes déposées vont-ils donc rester les voix croisées ? À défaut de pouvoir gueuler, ils se contenteront de faire germer en sourdine l'incapacité de la liste à engranger les milliers de voix suspendues. Un appel colérique silencieux ou une contre-campagne pourraient commencer à tracer leur lit si le rappel à la raison ou à la réalité du terrain n'était pas entrepris. D'ici l'ouverture de la campagne, l'appétit de l'électeur, de l'indécis, de l'adversaire, du rival, du proche ou du perdu de vue, dans sa délectation que dans sa riposte, prendra des allures d'attentiste. «Guerre ou paix ?» est un lourd choix pour les consciences encore intactes.

13/04/2017 Les nomades et les suffisants

À l'approche de chaque rendez-vous électoral, les partis politiques se

transforment en chefs de tribus pour ratisser large dans l'arrière-pays, là où les mentalités sont souvent figées dans un clanisme archaïque et agressif. Ce marasme ne semble pas rompre à la pesanteur du passé. L'Algérien nouveau reste encore, replié dans sa tanière moribonde. Même s'il avait quitté son douar ou sa dechra, il n'en est pas moins otage des usages désuets. Son émancipation citoyenne semble être une chimère. Elle a trop duré et ne s'apprête pas à évoluer. Cependant, comme il est coutumier, dans les grandes agglomérations où une certaine (élite) politique se fait remarquer, la « rue » ne dégage ni ferveur ni enthousiasme pour cet événement électoral.

La comparaison entre ce qui se fait ici et ce qui se passe sur l'autre rive frappent les esprits de ceux qui ont une certaine ambition pour le pays mais ne réveille pas le désintéressement volontaire ou involontaire de la majorité. Le niveau de la classe politique algérienne est en flagrante régression par rapport à ce qu'il fut, avant les années 1980, quand la société était largement politisée et son avant-garde animait l'Université, aujourd'hui dans sa torpeur idéologique. La seule idéologie qui reste visible et se fait montrer au grand jour est celle de l'arrivisme et de l'opportunisme mercantile. La plupart de ceux qui aspirent à faire partie de la représentation politique du pays ne jouent pas pour la collectivité. Les uns et ils sont nombreux, veulent s'associer à la prébende et s'assurer des avantages matériels et une retraite dorée, les autres désirent se placer sur le haut de la pyramide à la recherche d'une visibilité et de la notabilité. Sinon comment expliquer le nomadisme de beaucoup de candidats qui n'hésitent pas à changer de dromadaire, au gré et au prix que fixe le propriétaire. Les principes politiques et l'idéologie importent peu ou pas du tout dans la course, l'essentiel est d'arriver comme le

montrent ces dizaines de transfuges qui ont changé de partis pour s'arrimer à d'autres qui seraient en mesure de leur exaucer les (vœux). Pour ceux qui affichent leur voisinage avec le pouvoir, leur suffisance et leur prétention sont visibles à des lieux, ils n'ont pas besoin de prouver leur intelligence ou leur perspicacité, ils se suffisent à eux-mêmes, ils sont une institution dans toute sa force, le parti n'est qu'une simple perche qui les mettra en orbite...

C'est tout ce monde qui fait du tort à la noblesse de l'acte politique qui est censé donner l'espoir à un peuple et la force d'un pays.

31/05/2017 Tebboune porte-t-il la «baraka» verte ?

C'est ainsi, certains hauts responsables portent avec eux la poisse et d'autres la «baraka». La superstition y est, certes, mais la concordance des événements plaident également, et avec force, pour cette thèse ou l'autre. Le président Bouteflika quand il a pris les commandes du pays, le prix du baril de pétrole a fait un bond énorme, atteignant les 120 dollars. Du jamais vu. Le marché énergétique doit bien avoir des explications à ce propos, même si au fond les causes et les facteurs qui ont donné ce résultat restent sujets de débat entre experts économistes. Chez nous, les observateurs y ont vu la «baraka» de Bouteflika. Cela résumait toute la question. La «baraka», c'est une manne financière qui a permis au pays d'enregistrer de grandes réalisations. Bien sûr, il y a le revers de la médaille, qui a donné lieu à des enrichissements sans cause, mais la «baraka» personne ne peut l'effacer. Selon certains avis, cela nous a tout simplement fait rentrer dans la modernité avec la concrétisation de projets dont on ne pouvait rêver sans cette «baraka».

Bien sûr, cette considération superstitieuse pourrait ôter toute valeur à l'effort

et au travail mais la «baraka» est une croyance ancrée dans les tréfonds culturels des Algériens. Il faut, donc, bien faire avec. Car, la «baraka» n'est pas éternelle. D'ailleurs, on assiste à un recul des prix du baril de pétrole, malgré tout ce qu'on tente pour le maintenir à des niveaux appréciables. Quand la «baraka» n'y est pas, rien à faire. Enfin, nous avons la chance de vivre dans un pays qui tourne grâce à la «baraka». Sitôt l'or noir nous tourne le dos, l'or vert semble nous ouvrir les bras. Il faut en convenir que Bouteflika a compris que l'avenir est représenté par l'or vert, et pour cela, il a lancé successivement des plans, soutenus à coups de centaines de milliards, pour redresser la barre du secteur agricole. Cela n'a pas marché comme on le souhaitait, parce que la mafia a réussi à détourner cet argent destiné à l'investissement dans le domaine de l'agriculture. Mais la «baraka» de dame nature étant gratuite, ne demandant que la force des bras, la production agricole reste très encourageante. Il semble même que cette «baraka» a accompagné l'installation, à la veille du ramadhan, du nouveau Premier ministre, Abdelmadjid Tebboune. La chute des prix des fruits et légumes, au grand bonheur des ménages algériens, qui n'ont pas vu un ramadhan aussi clément en matière de prix que celui de 2017, est un indice de cette «baraka» qui coïncide avec la nomination de ce responsable à la tête du gouvernement.

Incroyable ! Non, de toute évidence, ce n'est pas une affaire de disponibilité de produits alimentaires qui a provoqué cette baisse de prix durant un mois réputé brûlant sur les marchés. L'an dernier aussi, tout était disponible à profusion mais cela n'a pas empêché les spéculateurs de mettre le feu aux prix. Des spéculateurs, comme des diables, qui, par miracle, ont été mis aux chaînes cette année. La «baraka» de Tebboune serait-elle verte ?

21/06/2017 Les «anormalités» de l'agriculture

Quand ça marche pour les consommateurs, les fellahs paient les pots cassés. Et vice-versa, quand ça marche pour les fellahs, ce sont les consommateurs qu'on déplume. Un cercle infernal. Les prix bas des fruits et légumes, qui n'ont pas connu la flambée habituelle durant le ramadan, et qui se maintiendront probablement à ce niveau durant tout l'été, provoquent une grande déception chez les fellahs, voire une panique terrible dans le milieu des agriculteurs en général. Ces derniers se plaignent d'un manque à gagner très préjudiciable à leur avenir professionnel. En tout cas, la saison est perdue pour nombre d'entre eux, assurant qu'ils ont préféré laisser pourrir des récoltes sous terre, sur les champs, mieux que de les cueillir et les vendre à des prix dérisoires qui ne couvriraient même pas les charges de la main d'œuvre. A les entendre, on croirait qu'il faut que les prix soient toujours brûlants sur les marchés pour faire leur joie. C'est machiavélique ! Les agriculteurs ont tous les encouragements de l'Etat pour améliorer la production en quantité et en qualité, vendre leurs récoltes à des prix abordables pour le citoyen moyen, dont le pouvoir d'achat s'est considérablement détérioré, et surtout assurer la sécurité alimentaire du pays, enjeu majeur de notre temps. Il appartient aux fellahs, qui ne sont plus des analphabètes, de gérer et de prévoir les changements de prix sur les marchés. Equilibrer et varier les quantités. Enfin, plusieurs actions pour faire en sorte de sortir gagnant au bout. Sans oublier de réguler le marché en matière d'offre et de demande pour garder des prix raisonnables à l'arrivée des produits aux consommateurs, afin d'éviter de les saigner à blanc. Il n'y a que les catastrophes naturelles qu'on ne peut prévoir, et qui peuvent faire planer la menace de l'année blanche sur les agriculteurs. Hormis cette exception, du

reste prise en charge par les organismes d'assurances et de l'Etat, tout le reste n'est que planification. L'abondance de la production de la tomate a fait chuter son prix sur le marché. Pastèque, melon et pleins d'autres fruits de saison sont vendus, mieux dire bradés, à des prix défiant toute concurrence. Du coup, les fellahs se fâchent. La production à travers certaines régions du pays restera sous terre, il n'y a aucune possibilité d'organiser la récolte et ne pas être dans la mesure de payer les travailleurs en bout de champs. On peut comprendre le désarroi des fellahs dans des situations pareilles, mais on ne peut pas excuser le comportement laxiste des responsables qui se sont succédé à la tête de ce secteur sensible, l'agriculture en l'occurrence, sans mettre en œuvre une stratégie qui éviterait la débâcle des fellahs lorsque l'abondance de la production submerge les marchés. Le surplus de la production est un bien très précieux qui se transforme en cauchemar pour les fellahs à cause du déficit en chambres froides. De nombreux projets de réalisation de chambres froides décidée par les autorités, pour pallier au grand déficit signalé sur ce registre, piétinent. En second lieu, il y a ce circuit de distribution, très mal en point, qu'il faut réorganiser et repenser afin d'approvisionner ou de faire parvenir les marchandises dans toute les régions du pays. Tertio, il y a l'exportation, encore en balbutiement, et qui n'est pas apte, pour le moment, à orienter une partie de la production vers les marchés extérieurs. Enfin, il doit y avoir d'autres solutions pour que fellahs et consommateurs vivent en harmonie dans ce pays qui ne manque de rien des bienfaits de Dieu.

01/07/2017 La vie dépréciée du zaouali

Le gouverneur de la Banque d'Algérie vient de reconnaître un fait, longtemps caché aux Algériens: la dépréciation du dinar, avec la chute des recettes

pétrolières. Pourquoi ? Officiellement pour amortir le contrechoc de la baisse en valeur et en volume des recettes pétrolières. Et, surtout, pour ne pas provoquer une situation inflationniste dont la valeur surévaluée du dinar serait responsable. Et pan! sur le dinar, la monnaie nationale. Du coup, le marché des devises flambe, l'euro grimpe à des niveaux jamais atteints, à plus de 170 dinars en 2015, et le dollar suit la même courbe. Le marché parallèle reprend des couleurs, alors qu'en même temps, cette décision d'importance prise sans consulter les Algériens à travers leurs élus à l'APN, commençait à faire des ravages. De 100 dinars pour un euro en 2010, le marché parallèle des devises monte crescendo, alors que le marché officiel des changes stagne pour la simple raison que les Algériens n'ont pas encore acquis le droit, jusqu'à maintenant, de faire le change comme de vrais citoyens, se contentant de l'obole «misérabilisante et méprisante» de la Banque d'Algérie. En même temps, l'inflation reprend les chemins des hauteurs, les prix flambent, et les Algériens commencent à sentir la crise. Les prix de tous les produits, y compris les voitures, ou la tomate et les tarifs des transports grimpent. Pourquoi? Parce que la Banque d'Algérie, qui gère l'argent des Algériens, a décidé de réduire la valeur du dinar par rapport au dollar, principale monnaie d'échange sur le marché pétrolier, et donc pour en amortir les chocs internes. Mais, la Banque d'Algérie, en pensant à la résilience de l'économie nationale, en estimant qu'elle fait son boulot de protection du pays face aux chocs externes, en protégeant les réserves de change, et en accumulant ce trésor, a-t-elle vraiment pensé aux Algériens, comment ils allaient vivre cette décision, quelles seraient ses conséquences sur leur niveau de vie ? Non, bien sûr, tout autant qu'elle était en train d'appauvrir par sa décision impopulaire et cachotière de larges couches sociales. Et puis, il y a la décence et l'indécence

dans toute décision importante, fut-elle stratégique, de vie ou de mort économique. Car si la monnaie nationale n'en finit pas de manger son pain noir du fait de politiques économiques dévastatrices, catastrophiques, ce n'est pas du fait de la baisse des cours de pétrole. La réponse est à rechercher dans cette fuite en avant, qui consiste à toujours rechercher les solutions les plus faciles, comme dévaluer le dinar, augmenter les taxes, les tarifs et les prix des services publics, et ne pas prendre en considération les effets de telles mesures sur la société, les Algériens, leur niveau de vie, leurs conditions de vie. A-t-on, en fait, consulté les Algériens sur leur avenir ? Non, bien sûr. Alors, la Banque d'Algérie, qui a décidé à la place du gouvernement que les Algériens sont encore «mineurs» et n'ont pas encore le droit à une allocation touristique digne, peut tout décider, jusqu'à donner de l'oxygène et de la vigueur au marché des changes parallèle, pour que les Algériens restent comme des moutons, pour avoir quelques «euros», ils doivent aller à l'abattoir. Certes, les temps sont durs, pour les «zaoualiyas», qui ne connaissent pas les voyages, mais, de grâce, il ne faut pas que leur niveau de vie soit assimilé à une monnaie, et «déprécié».

21/08/2017 Le dindon de la farce

De supercherie en mystification gouvernementales, l'Algérien a fini pas ne plus savoir dans quel monde il vit. Et si vraiment il est, question temporalité, dans le 3e millénaire, ou bien encore à l'âge de pierre. C'est vrai que c'est rageant de voir les autres avancer et nous reculer. Faut-il donc que le sort s'acharne sur les Algériens, objet de toutes les forfanteries politiques d'ici et d'ailleurs ? Ainsi donc, les Algériens auront vécu une sale expérience avec ces usines de voitures censées produire en quantités suffisantes pour que le marché national soit bien approvisionné, et que les Algériens n'aient plus

besoin d'aller ailleurs chercher leurs voitures. Mais ils auront été grugés par cette fumeuse formule «on l'a fait algérienne». Et ce qui devait arriver arriva avec un ministre dégommé nommé Bedda. Sitôt installé dans son poste, il s'attaque à la supercherie présentée par le gouvernement Sellal et son ministre de l'Industrie comme la solution «miracle» pour la naissance d'une industrie automobile en Algérie. Plutôt la renaissance, puisque avant, des voitures étaient produites chez nous, comme ces R16, R10 ou R8 et 4L de Renault, ou même ces autocars et camions de transport. Mahdjoub Bedda avait en réalité dénoncé la politique de «Merlinpinpin», qui consistait à mener en bateau les Algériens, en leur faisant croire que leur pays, et donc ses gouvernants, allait dorénavant produire des voitures comme tous les pays développés. Mal leur en a pris, en constatant d'abord que les prix avaient explosé, ensuite, qu'il faut faire, là également, «la chaîne», attendre leur tour, comme s'ils allaient acheter un sachet de lait, ou une Ferrari qui, elle, demande plus de 6 mois, car elle est entièrement personnalisée.

Dur retour en arrière pour un pays qui veut aller vite, mais pas bien, vers des secteurs encore inaccessibles. Et c'est comme cela que la politique du «bon» de voiture des années 1970 est revenue à la vitesse grand «V» dans un pays qui n'arrive pas à rénover ses anciennes usines de fabrication de parpaings. Le résultat de ces errements bien politiques, mais révélateurs autant d'imposture, de forfaiture et de malhonnêteté, est que la politique du montage automobile dans notre pays a très vite montré ses limites, et ses défauts. En moins d'une année, le marché des voitures est saturé, et les prix s'affolent. Du simple au triple, c'est la hausse du prix de la voiture, et correspond, toute proportion gardée, à ces hausses permanentes des prix des aliments, de la

devise, des balais en plastique et du dindon. Car le dindon de cette farce gouvernementale est bien le peuple algérien. Comme toujours, n'est-ce pas ? Et cela ne veut pas dire que le gouvernement Ouyahia va faire redescendre la température du marché des véhicules. Faut s'attendre même à une autre surchauffe, à une autre crise. Youcef Yousfi, le ministre de l'Industrie, étant chargé de revoir les mécanismes de fonctionnement de cette filière bidon de fabrication de véhicules, fera-t-il, lui, des miracles qu'il n'a pas faits avant ? Les Algériens le savent, même si leurs gouvernants veulent fermer les yeux : les usines de montage de voitures n'ont que le nom. Tout est fait ailleurs, ici, on ne fait qu'assembler les roues de la charrette, pour faire plus vrai que nature. C'est ce qu'on appelle mener son peuple en bateau, et, si possible, le ramener à l'âge de pierre. Comment ? En lui faisant croire qu'il est dans le 3e millénaire, mais qu'il vit au rythme des pénuries, des manques de tout, de la hausse de tout ce qui s'achète, et de la baisse du moral, de la qualité de vie, et de la perte de confiance.

A l'âge de pierre, il paraît que les ancêtres des Algériens vivaient également de promesses, et faute de bons couscous et de bon l'ben, de bons chevaux pour chasser le coq, prenaient souvent la route de l'exil, vers les autres contrées peuplées de Néandertaliens.

11/09/2017 Ce que cache notre société

Qu'importe, dorénavant, pour les jeunes de l'Algérie profonde des réformes politiques qui ne mènent nulle part ? Que leur importe le report inexplicable de la tripartite ? La cherté de la vie ? Le programme d'austérité ? L'inflation ? La dévaluation du dinar ? Le recours à l'endettement intérieur et l'instauration d'une planche à billets pour se sauver du naufrage imminent, etc. ? A vrai

dire, les Algériens ont compris que tout est devenu «normal» chez nous à force d'être banalisé par des rentiers qui ne pensent qu'à leurs ventres. Puis fonçant en plein virage de l'incertitude, ils ont comme pris goût à être fatalistes. Un sentiment qui n'en finit pas de coloniser ces derniers temps leur esprit et s'y installer pour une durée indéterminée. Hélas! Passées les appréhensions du chaos générées par les tornades du «Printemps arabe», toutes les initiatives du changement, citoyennes ou partisans fussent-elles, se heurtent de nos jours à une muraille de Chine de défaitisme. On dirait que les nôtres ont «materné» toutes les peurs du monde pour se désespérer et se procurer un faux-justificatif à ce statu quo morbide ! En effet, la difficulté réside dans le fait qu'étant «touchés» de plein fouet par les séquelles de la crise sociale dont se débat le pays, ces derniers ne peuvent plus se projeter ni penser de façon concrète à l'avenir. Seulement, face à une élite recroquevillée sur ses fausses certitudes, confinée dans des postures de repli impuissant, sans repères ni aucun projet de société clair et perdant jour après jour de sa crédibilité, ils laissent échapper un soupir blasé de lassitude. Et si d'aucuns, une minorité d'entre eux bien sûr, se disent que l'espoir est peut-être permis, ils déchantent rapidement dès qu'ils mettent un pied dans une administration publique ou se confrontent au plus grand parti de la nation : les défaitistes! Ne parlons pas des corrompus qui s'octroient indûment des privilèges en toute impunité et de la mentalité figée de certains des leurs, peu disposés à aller de l'avant. «Mais qu'est-ce qu'un révolté, Monsieur ?, s'est interrogé le poète René Char (1907-1988) dans l'un de ses ouvrages, avant de lâcher, péremptoire : «Quand un homme est broyé et qu'il se tait, c'est un individu normal. S'il proteste et réclame son droit, c'est un révolutionnaire». Cela semble correspondre presque parfaitement au profil de l'Algérien

d'aujourd'hui. D'autant que la défaite morale de ce dernier n'est pas due seulement, comme le pensent certains, à ce «Système» qui l'a forcé à baisser les bras mais aussi à lui-même qui refuse de croire en son destin et à la société civile qui, absente sur le terrain des luttes démocratiques et sociales, donne plus qu'un gage à son fatalisme. Ainsi, remarque-t-on, que «la misère psychologique de la masse», pour reprendre un mot de Freud (1856-1939) devient comme un syndrome incurable dans la rue algérienne où l'on ne sent que le vide dans les discussions, le marasme, le «dégoutage», la résignation, etc.

11/10/2017 Ne votez pas pour moi !

J'ai le niveau de l'Ecole algérienne mais une grande expérience dans le domaine des affaires. Les livres ne sont pas mes amis, les importateurs, les promoteurs et les entrepreneurs, si. Mon CV est vierge, mon casier judiciaire non. Je n'appartiens pas un parti donné, je donne tout au parti qui m'appartient. Je rends service comme un retour d'ascenseur et je suis reconnaissant envers ceux qui m'ont fait. Je sais sourire au chef de daïra et courber l'échine devant les hautes autorités locales, prêts à me faire tapis pour qu'ils fassent leurs affaires. Je suis sans pitié avec les habitants, les privant de tout et de rien, les obligeant à me manger dans la main. Mon entourage est celui de mon nom et les serviles seront ma cour. Mon bureau sera fermé au peuple et mon cœur ouvert aux amis. Je suis votre maire pour cinq ans, même si vous n'avez pas voté pour moi. Je suis votre maire pour cinq ans, même si vous ne m'avez jamais vu dans votre ville. J'ai été parachuté d'en haut et toutes vos doléances et accusations peuvent servir de mouchoirs à papier. Je vous promets néanmoins, de partager équitablement les projets entre les entrepreneurs amis, voisins et prête-noms, de leur donner à refaire les

trottoirs, à peindre les façades des maisons et à construire une gare routière où aucune route ne passe. Les couffins du Ramadhan seront pour mon fils aîné qui tient une épicerie dans la grande ville, la réfection du toit de la mosquée pour mon cadet et les gros marchés pour ceux qu'on me recommandera de la capitale et de la wilaya. La voiture de la mairie sera au service de mon épouse et les femmes de ménage commenceront la journée par chez moi. Je prendrai un lot de terrain et vendrai le reste pour les plus dociles. Votre commune sera mon royaume et vous mes serviteurs. Les impôts locaux seront déclarés et gare à celui qui ne paye pas. Taxe communale sur le stationnement, l'étendage du linge et les mauvaises langues. Ceux qui critiqueront seront accusés de comploter contre l'Etat et ma personne aura l'immunité des parlementaires. Votre ville continuera à pourrir, à se noyer dans la boue de l'hiver et à s'asphyxier dans la poussière de l'été. Vos enfants grelotteront de froid dans l'école et mangeront un bout de pain avec un petit-suisse. Je suis votre maire pour cinq ans car le pays l'a permis et vous avez applaudi. Je suis votre maire pour cinq ans parce qu'elle n'est pas belle la vie en Algérie ?

09/11/2017 Les nomades de la tribu

Il n'y a pas si longtemps, le monde était petit pour ceux qui n'osaient même pas se demander ce qu'il y avait au-delà de l'horizon. L'ignorance, la pauvreté et la peur de s'éloigner de son clan étaient des obstacles réels pour aller affronter l'inconnu. Actuellement, les choses ont évolué, mais la société garde toujours dans sa mémoire collective les reliques de ce que fut l'organisation tribale qui régissait les rapports sociaux. L'apparition de la société moderne est très récente pour que les individus qui la forment puissent se détacher totalement de certaines traditions archaïques et des coutumes folkloriques et

incohérentes héritées des aïeux. Aujourd'hui encore, certains faits divers nous replongent dans les siècles passés quand les guerres et les razzias entre les tribus voisines étaient très courantes et souvent sanglantes. L'ennemi n'était presque jamais loin. C'était surtout le proche, le cousin et parfois aussi le frère mais rarement l'étranger. Le sentiment d'appartenance à une entité nationale est resté longtemps très vague ou complètement ignoré chez les Algériens.

Les causes s'inscrivent bien sûr dans le long cheminement de l'histoire du pays qui n'a connu que quelques courtes parenthèses de souveraineté. Ce n'est qu'avec l'émergence au milieu du XXe siècle d'une élite nationaliste que le « concept d'algérianité » a commencé timidement à être adopté par les Algériens. Mais jusqu'à présent, l'algérianité reste étouffée par l'arabité des uns, l'amazighité des autres et l'islamité de quasiment tous. Les politiques ont toujours joué sur ses trois composantes à des fins politiciennes. L'algérianité est laissée pour galvaniser les foules pendant des matches de football ou pour renforcer le patriotisme contre les inimitiés de « l'ennemi intime », soit le voisin d'à côté, soit l'ancien « colocateur ». Nous sommes arabes ! Nous sommes amazighes ! Nous sommes musulmans ! Et ils sont rares ceux qui se disent Algériens tout court ! Ce tiraillement porte en lui le risque de tensions sociales et de conflits internes. Bien que la loi fondamentale du pays interdise l'intrusion de la religion et l'instrumentalisation des composantes ethniques dans le champ politique, il n'en demeure pas moins qu'il s'agit d'un besoin atavique pour une société qui reste encore accrochée à ses boulets. Le pouvoir sait très bien que s'il ne maîtrisait pas le processus électoral, un remake des années 1990 serait plus que probable. Sauf qu'il ne se l'interdit

pas à lui-même en réactivant ses relais dans les zaouïas et en actionnant les mosquées quand la situation l'exige. La société a compris que pour peser dans la balance face au pouvoir, elle devrait se replier, elle aussi, mais dans ce qu'elle a de plus sacré, la tribu de laquelle elle tire sa force.

Les attitudes népotiques et claniques de ceux qui gravitent autour des centres de décisions sont parfaitement calquées sur un mode primitif des rapports sociaux, ce qui explique la faiblesse de la «classe politique» et la contestation de sa légitimité. Pratiquement, tous les partis politiques sont au stade d'associations de masse, d'associations de quartiers ou d'appareils creux exhibés au moment opportun pour faire du tintamarre. A l'exception de quelques-uns qui se comptent sur les doigts d'une main, les partis politiques algériens n'ont ni enracinement dans la société, ni philosophie politique, ni projet sérieux qui puisse répondre à la gravité de la situation. La preuve est donnée par le spectacle coutumier et désolant des transfuges-nomades qui se baladent sans méharis d'un parti vers un autre faisant des allégeances à chaque fois à de nouveaux maîtres, ceux qui seraient en mesure de leur assurer des strapontins. Le pouvoir laisse faire et encourage ces scènes pour ne pas donner l'impression qu'il est autiste.

23/12/2017 Le temps d'autrefois

L'âge est un repère existentiel qui se définit par des signes qui indiquent le passage du temps sur les êtres et les objets. Le plissement de la peau et le vieillissement des organes sont des marques du déclin de la santé qui apparaissent chez les humains en fin de vie. A l'inverse sur les vieux objets c'est une patine superficielle qui altère les couleurs qui apparaît sous l'effet du temps et qui atteste de son vieillissement.

Quand le bon vieux temps passe, il laisse des traces de pas indélébiles dans le sentier de la vie d'un autre temps. Les nostalgiques de la vieille époque vénèrent les épisodes du passé en évoquant jalousement les ravissantes histoires qui provoquent des sentiments d'émotion. Les écrits, les images, les vestiges et les témoignages sont une page du livre d'histoire cachée dans la mémoire des générations qui ont vécu jadis une belle légende. La chronologie qui raconte cet intervalle du temps d'autrefois est une période fascinante, oubliée dans le temps. On voyage dans le souvenir et on suit ses traces pour s'abreuver de sa morale et de son bonheur. Le souvenir des vieilles âmes qui nous ont précédés dans le sentier battu de la vie sont un repère de la continuité de la vraie vie. Le temps ne revient jamais sur ses pas, prétendent ceux qui regardent au loin vers d'autres horizons. Quand le temps passe, il laisse derrière lui des empreintes sur les esprits et sur le corps des rescapés qui ont survécu aux aléas du temps. Les gens qui ont beaucoup souffert ont une horreur du temps qui ne joue pas en leur faveur. Les stigmates se souviennent du passé et de ses blessures et, malgré le temps qui passe, elles restent toujours entrouvertes en souvenir des moments douloureux. Ce temps mort et oppressant dans le présent ne fascine plus les vivants comme hier. Les gens qui ont le pouvoir de contrôle sur notre temps sont injustes avec nous, ils falsifient notre avenir et brouillent notre temps. Le temps a changé au fil du temps et il ne ressemble plus à celui d'antan. Le réel n'est pas très reluisant. On se plaint de ses saisons et on le dépeint tristement comme un mauvais quart d'heure. Ce moment de la vie n'intéresse plus les vivants de cette triste contrée où l'air est devenu malsain.

Cet espace de temps demeure figé depuis le temps et le bonheur reste le grand absent dans cet univers. Notre précieux temps a été séquestré dans cette partie du temps par des aventuriers d'un autre temps. Passe et repasse et les gens se passent du temps et de ses merveilleux instants. Le temps est un peu paresseux, il est devenu pesant. Peut-être quand le beau temps reviendra, sûrement qu'on ne sera plus là, les autres diront alors de nous qu'on a fait notre temps. Pour le moment, «El wakt youdahimouna» (le temps nous bouscule), qui est une vieille formule des passionnés de la langue de bois, qui adorent stopper la bonne parole en invoquant le temps qui tire à sa fin.